

VI  
SOUVENIRS  
SUR BARBEY D'AUREVILLY <sup>(1)</sup>

---

I

La presse a été presque unanime à saluer avec respect le cercueil de Barbey d'Aurevilly, du maître écrivain qui, de son vivant, fut un des plus méconnus parmi les hauts artistes de notre âge. Car c'est être deux fois méconnu que de se voir faussement célèbre, et le prosateur éloquent des *Prophètes du passé*, le conteur épique de *l'Enscelée* et du *Chevalier Destouches*, le psychologue profond des *Diaboliques* et de *la Vieille Maîtresse*, le poète de ce mélancolique *Adieu* tant admiré par Sainte-Beuve : *Voilà pourquoi je veux partir...* n'a guère eu dans le public, durant les quarante dernières années, qu'une renommée de polémiste excessif et de dandy singulier. La lé-

(1) A l'occasion de sa mort (1889).

gende a si bien déformé cette physionomie, pourtant frappante, que la plus simple exactitude a fait défaut aux neuf dixièmes des articles publiés à son occasion. Des chroniqueurs ordinairement mieux renseignés ont parlé du *spencer* de d'Aurevilly, comme s'il y avait jamais eu le moindre rapport entre ce corsage sans jupe, importé il y a cent ans d'outre-Manche, et la très moderne redingote à la Gavarni que Barbey gardait de sa jeunesse, avec un parti pris un peu enfantin, mais bien inoffensif ! D'autres ont dit que pendant vingt ans il avait disparu de Paris, de 1830 à 1850, engagé dans de mystérieuses aventures ! Il était si facile, en interrogeant quelques vétérans du journalisme (1), de savoir que le romancier gagnait sa vie, à cette époque, en rédigeant, dans les gazettes du temps, des articles anonymes de politique étrangère, et présentait vainement à tous les éditeurs ses œuvres de début : son *Brummel*, refusé à la *Revue des Deux Mondes*; sa *Vieille Maîtresse*, imprimée enfin par la protection d'un confrère, — M. Xavier de Montépin, si je ne me trompe.

La vie de ce remarquable écrivain s'est passée tout entière à des besognes virilement acceptées, exécutées avec une conscience supérieure. Dans l'entre-deux il composa ses trop rares romans. Noble exemple à méditer pour les débutants qui s'indignent contre les servitudes du pain à gagner !

(1) Les *Memoranda* publiés depuis ont précisé ce point de biographie dans le sens indiqué ici (note de 1906).

Quand j'ai connu d'Aurevilly, en 1876, cet homme de soixante-sept ans n'avait d'autres ressources que les cinq cents francs environ que lui rapportaient ses quatre articles par mois au *Constitutionnel*, en dehors des deux mille huit cents francs de rente viagère qu'il tenait de parents. La réimpression de ses œuvres complétait maigrement ces modestes ressources. Il lui fallait lire un volume par semaine et le résumer afin d'en extraire une de ces *Variétés* où les moindres phrases trahissaient l'émule des maîtres par le génie de l'expression. Barbey prenait pour ce travail trois jours pleins, du jeudi au samedi d'ordinaire. Il appelait cela : « se mettre au conclave ». Il vint un moment où la direction du journal, contrainte à l'économie, lui fit savoir qu'il serait payé à la ligne et que ses articles ne pourraient pas dépasser cent cinquante lignes. Je le vois encore, nous racontant cette misère, un soir d'été, dans le jardin verdoyant de M. François Coppée, les yeux brillants d'orgueil blessé; puis, avec cette altière gaieté qu'il opposait par principe à toutes les tristesses grandes ou petites, il fit siffler la canne-cravache qu'il portait toujours — « pour chevaucher la Chimère » disait Paul Arène, — et qu'il appelait plaisamment : sa femme.

— « Après tout, » s'écria-t-il, « tant mieux ! cela m'apprendra à me condenser, je sauterai dans ce cerceau... »

C'est là, dans cette force de résistance, railleuse en sa forme, héroïque en son fond, opposée aux

plus cruelles circonstances, qu'il faut chercher le secret des bizarreries tant reprochées à Barbey d'Aurevilly. Dans une préface que je composai en 1883 pour ses *Memoranda* de Caen et de Port-Vendres, j'insistais sur ce constant désaccord entre cet homme d'un génie tout aristocratique et son milieu, son temps, son métier. Il voulut bien authentifier cette hypothèse, satisfait sur sa destinée, écrivant à même la feuille de garde du volume précédé par cette courte préface : « A mon devinateur... » Depuis, et dans les derniers mois de sa vie, il me confia d'autres cahiers où se trouvait renfermé le journal de sa vingt-cinquième à sa trentième année. Je les ai lues, avec une attention passionnée, ces confidences de la jeunesse d'un talent sans gloire, et j'ai trop bien compris alors que cette disproportion entre l'âme et la vie avait commencé chez d'Aurevilly dès son arrivée à Paris. Ce journal témoigne combien l'auteur de *l'Enscelée* est demeuré le même à travers une si longue suite de jours. Tel nous l'avons connu dans sa petite chambre de la rue Rousselet, meublée de meubles de hasard, mais tendue d'un papier rose, et dont une fenêtre restait toujours fermée, tandis que l'autre s'ouvrait sur le jardin des frères Saint-Jean-de-Dieu, tel il se retrouve dans ce journal, avec deux ou trois traits de caractère si fortement marqués chez lui, si constitutifs, qu'ils ont dominé toute son existence et déterminé les autres. Ils ne sont pas absolument pareils à ceux que la légende dont je parlais a cru devoir attribuer à cette figure,

et je voudrais les noter ici, sûr de n'être démenti par aucun de ceux qui ont approché, autant dire aimé le vrai d'Aurevilly.

## II

Le premier de ces traits était une sensibilité ombrageuse, presque farouche, et, pour tout dire, malade, comme le furent celles de lord Byron et de Stendhal, — sensibilité d'homme qui, devant son semblable, se referme au lieu de s'ouvrir, se crispe et s'irrite au lieu de se donner. Cette sorte de sauvagerie — le vrai mot, s'il était bien compris, serait timidité, — ne se traduisait pas chez d'Aurevilly d'une manière directe, non plus que chez l'auteur du *Corsaire* et le romancier de *Rouge et noir*. Byron masquait le malaise où le jetait l'approche de l'homme par de la hauteur insultante, Beyle par de l'ironie sarcastique; d'Aurevilly, lui, abritait son irritabilité toujours en éveil, derrière le plus audacieux, quelquefois le plus outrageant étalage de paradoxes. Il le faisait avec un esprit infini, et cette couleur dans l'esprit qui donnait à sa conversation un éclat incomparable. Mais ceux qui l'écoutaient ainsi s'abandonner à la frénésie d'une causerie souvent féroce de truculence, ne se rendaient guère compte que ce causeur dissimulait sous ce feu d'artifice de mots une âme follement

irritable et qu'un rien faisait saigner. Il s'appelait lui-même *Lord Anxious*, le seigneur de l'inquiétude, et il s'appliquait encore la triste épithète qui sert de titre à la comédie antique : *Héautontimoumenos*, le bourreau de soi-même. Un mot qui lui avait été dit sans franchise, une négligence de procédés où il croyait deviner de la froideur, un geste où il diagnostiquait de l'antipathie, lui étaient de réelles souffrances. Un inconnu qui ne lui plaisait pas le mettait au supplice. Il tombait alors dans cet état de conversation exaspérée qui lui a donné aux yeux de beaucoup de gens une allure satanique et méchante, au lieu qu'il était le meilleur des hommes, le plus facilement touché d'une délicatesse, jaloux d'amitié mais si affable, si accueillant. A combien de jeunes gens n'a-t-il pas ouvert son logis de la rue Rousselet, sa table, et à combien d'indignes sa bourse! Combien de talents nouveaux il a célébrés avec une chaude générosité d'artiste! Comme il lui fallait d'effort pour être dur envers les pires ingrats! Nous l'avons tous vu, pendant des années, tolérer auprès de lui, avec une indulgence jamais lasse, ce terrible Louis N..., parasite de lettres qu'il nourrissait, par lequel il se savait haï, qui lui imposait sa présence, lui prenant le coin de son feu dans sa petite chambre. Il se contentait de dire plaisamment :

— « Quand je paraîtrai devant Dieu, je lui avouerai : « J'ai commis bien des fautes...  
« Mais, Seigneur, considérez que j'ai supporté  
« M. Louis N... »

Il disait encore :

— « N..., c'est ma vertu... » Et il illustrait d'une phrase l'orgueil et l'incurie du personnage : « C'est le Narcisse du ruisseau qui salit la boue en s'y regardant. »

C'est par cette irritabilité souffrante, sans cesse reployée, et sans cesse étourdie par la plus étonnante conversation, qu'il faut expliquer la solitude où vécut d'Aurevilly. Oui, il étonnait, mais il effrayait. On l'admirait, mais il déplaisait. Il ne se livrait guère que dans l'intimité, où son outrance se détendait dans la plus inattendue bonhomie. Ceux qui l'ont écouté causer devant une galerie — et pour lui la galerie commençait aussitôt que cessait l'absolue confiance, — ont pu admirer l'éblouissement de sa parole, ils n'ont pas goûté le charme d'abandon de ce railleur en qui palpait un cœur resté très jeune. Il lui fallait, pour s'ouvrir ainsi, pour se laisser aller, pour être lui-même, un compagnon de son choix et un décor à son goût. Ce grand théoricien de misanthropie était demeuré si naïf de sensations, qu'une terrasse de restaurant en plein air, aux Champs-Élysées, l'été, — une séance au Cirque, dont il était fanatique, — la vue d'un joli visage au bout de sa lorgnette et un retour à pied sous les étoiles, lui suffisaient pour qu'il se livrât avec délices à la vivacité de ses confidences. Il allait, de son pas un peu lent, sans cesse interrompu par une halte, et ses souvenirs affluaient en foule. Il parlait et racontait sa vie au hasard de son émotion. Ses

parents revivaient à travers ses phrases : son père dont il ne s'était pas senti compris; sa mère qu'il avait aimée tristement, profondément; son frère l'abbé qu'il venait d'enterrer; son oncle, qui lui avait laissé jadis une petite fortune bientôt mangée; son grand-père Ango. — Il évoquait d'autres visages encore, de survivants du premier Empire ou de la chouannerie, puis des profils d'amies disparues et surtout celui d'une jeune femme qu'il avait aimée, à vingt ans, et celui d'une amie vivante qu'il avait voulu épouser et dont l'image avait tant pesé sur sa vie que le dernier hiver encore, et après une tombée de bien des jours sur son cœur vieillissant, il lui écrivait d'admirables lettres d'amour (1).

### III

En effet, un second trait de cette âme si peu contemporaine dans son essence, et si simple, si croyante dans son arrière-repli, était le goût du romanesque. Il employait volontiers ce mot qui n'est guère à la mode, et il raffolait de la chose, moins à la mode encore. Je ne donnerai l'impression de ce tour particulier de son esprit qu'en

(1) Une de ces lettres a paru autographiée, dans une brochure non mise dans le commerce, par les soins de la destinataire (1902).

transcrivant quelques lignes d'une lettre qu'il m'adressait de Valognes au lendemain de la fête de Noël 1877 — il avait alors soixante-neuf ans. — « ... Je m'apprends ici à vivre seul. Amère éducation que cette année je me suis terriblement donnée dans cette ville morte dont les pavés sont les tombes de mes premières folies de cœur et de mes souvenirs. J'avais eu le projet d'en partir plus tôt. Mais j'ai eu la fantaisie — hélas! malheureusement plus sentimentale que pieuse — d'entendre la messe de minuit sous les voûtes de l'église Saint-Malo de Valognes. J'ai de sveltes spectres à y chercher, dans ses plus noires et ses plus mystérieuses chapelles. Je pourrais bien pourtant ne les chercher ni là, ni ailleurs.

« Ils ne sont pas toujours les amants des clairières.  
 « Ces spectres, revenant de la tombe transis,  
 « Sous la lune bleuâtre et ses pâles lumières...  
 « Ils dansent dans les cimetières,  
 « Mais dans mon cœur ils sont assis... »

C'est par ce goût du romanesque, enfoncé en lui à une extrême profondeur, que d'Aurevilly adorait Byron, et dans Byron les portions les plus nuancées, les plus tendrement mystérieuses et coupables, l'amour de Zuleika pour Selim dans le *Giaour*, celui de Manfred pour sa sœur Astarté. Quand il citait des fragments de ces poèmes, ou bien d'autres comme celui qui commence : « Adieu, et si c'est pour toujours, hé bien! pour toujours adieu... » sa voix, volontiers vibrante et cinglante, s'altérait, s'adouçissait jusqu'au soupir. Pour des rai-

sons semblables, il préférerait par-dessus tout, dans Balzac, la suite de romans où se trouve peinte la figure d'Ether, la courtisane amoureuse, et dans Stendhal, les chapitres du *Rouge et Noir* où Mathilde et Mme de Rénal visitent Julien dans sa prison. Je me rappelle avec quelle exaltation il me citait la phrase de Sorel regardant Mlle de la Môle tout en jouant avec elle à la froideur : « Si je pouvais couvrir de baisers ces joues si pâles, et que tu ne le sentisses pas!... » — « Voilà le génie... » disait-il. Quand il ne rencontrait pas des touches pareilles dans un écrivain, ce je ne sais quoi d'exalté dans la tendresse, de rêveur dans la passion, d'un peu fou et triste dans le sentiment, il refusait son admiration. Il était de bonne foi, par exemple, en se rebellant contre le dur talent de Flaubert, de même que dans Balzac il ne pouvait souffrir les romans comme *le Curé de Tours*, d'où le romanesque est entièrement absent. Quand il avait prononcé d'un livre cet arrêt : « Il n'a pas d'âme, » ou encore : « Il ne palpète pas, » les qualités d'art devenaient nulles à ses yeux. C'était sa plus violente critique contre Hugo, et le motif pour lequel il le mettait au-dessous de Lamartine, de Musset, de Henri Heine et de Vigny. Il n'appréciait dans une œuvre ni la plastique, dont il disait : « C'est du métier », ni ce que l'on appelle aujourd'hui la valeur documentaire, ni l'analyse toute nue et sèche, et s'il était cruel pour Zola, il ne l'était pas moins pour Mérimée. Il justifiait ses critiques par des vues toujours ingénieuses et

neuves, souvent profondes. Le malheur était que, parlant ses opinions avec sa fougue habituelle de causerie, il les poussait, en les parlant, jusqu'à leur dernière limite. Puis, quand il écrivait ses articles, il notait surtout sa parole. De là les violences de sa critique, — violences qui nuisirent à son autorité. Ses ennemis en ont profité pour nier le très sagace connaisseur de poésie et de prose qu'il était, hors de ses minutes excessives. Il a su deviner, avant tous les autres, Maurice de Guérin et Baudelaire, saluer Alphonse Daudet et Richepin encore inconnus. Les pages sur *Joseph Delorme* et sur *Sainte-Beuve* poète sont d'une pénétration que ce même *Sainte-Beuve* n'a pas surpassée, et même dans ses morceaux les plus entachés de partialité passionnée, quelle éloquence, quelles formules d'une suggestion incomparable, quelle bonne foi aussi et surtout quel désintéressement, quel mâle dédain du public et du succès! Quelle hauteur et quel esprit à la Rivarol, ainsi ce mot qu'il avait d'abord fait sur Rabelais et qu'il appliqua depuis à un autre auteur : « C'est Hercule qui entre dans les écuries d'Augias *pour y ajouter!* »

## IV

Parmi ces livres qu'il déchirait ainsi avec une fureur qui l'emportait jusqu'à l'iniquité, il y en avait

un pour lequel il professait une haine d'homme à homme : c'était *Don Quichotte*. « Cervantes est un criminel. » Je l'ai entendu répéter cette formule vingt fois. Il se refusait absolument à voir dans ce chef-d'œuvre ce que j'y vois pour ma part, l'amertume d'un cœur qui bafoue son Idéal sans cesser d'y croire. C'était pour lui la satire de l'enthousiasme, et il ne pardonnait pas cette satire au grand Espagnol. C'est surtout celle de la chimère, et il y avait tant de chimérique dans d'Aurevilly! Sa sauvagerie ombrageuse, en le préservant de beaucoup de compromis, l'avait isolé hors de toute expérience sociale. Il avait, lui aussi, comme l'hidalgo du vieux Cervantes, chevauché à la poursuite de mirages, — sans renoncer que bien tard à ces mirages. C'est ainsi que de 1833 à 1848, il perdit environ quinze années à caresser le songe d'une entrée dans la diplomatie que les directeurs de journaux d'alors lui promettaient pour l'asservir à l'ingrate tâche du bulletin quotidien : « Je rirai de ces vers plus tard, » écrivait-il à Trébutien en lui envoyant un poème, « quand je serai dans quelque ambassade... » Plus tard, et quand la révolution de 48 fut venue foudroyer ce premier rêve, il ne rit pas de ces vers, — ils étaient trop beaux, — mais il ne fit que changer d'illusion. Il poursuivit d'autres songes qu'attestent ses derniers Memoranda et qui ne se réalisèrent pas davantage. *Dum spiro spero*, cette vieille devise des alchimistes, aurait pu être gravée sur son blason.

Insensiblement, il s'était habitué à vivre de vi-

sions et parmi des visions. J'ai la certitude qu'il se rendait à la fin un compte trop exact de l'avortement de tous ses désirs. Il avait rêvé l'action et il feuilletonnait encore à soixante-seize ans; — une grande vie d'élégance, et il habitait une pauvre demeure; — une renommée digne de son génie, et, comme il s'en plaignait dans une lettre que j'ai là sous les yeux, les articles sur lui ne parlaient guère que de sa personne physique : « Ces sornettes insultantes sont bien dignes, » écrivait-il, « des marouffes de ce temps-ci!... » Il les méprisait, ces sornettes, et il en souffrait. Il n'avait pu épouser ni la première ni la seconde des deux femmes dont la pensée a rempli sa vie. Il se réfugiait alors de parti pris dans un monde imaginaire. « Mon talent, » écrivait-il encore, « a été une longue bataille contre ma chienne de destinée et la vengeance de mes rêves... » Cette disposition particulière inclinait son œuvre comme sa parole vers l'étrange sinon vers le merveilleux. Il semblait, dans ces dix dernières années, avoir pris en dégoût le monde réel, et sa verve de conteur, qui était incomparable, se réjouissait parmi des anecdotes fantastiques par elles-mêmes, qu'il forçait encore dans le fantastique. Il les recueillait avec soin. Je me souviens de la joie avec laquelle il dit à une personne qui venait de lui révéler un fait singulier : « A partir d'aujourd'hui, madame, vous tombez dans mes anecdotes... » Il avait fini par créer ainsi autour de lui une sorte d'atmosphère grisante dont la fascination était d'autant plus

irrésistible qu'une réalité y éclatait, et magnifique, celle de son énergie morale à lui qui, vaincu par la vie de toutes manières, pratiquait la fière doctrine exprimée dans une phrase du *Rideau cramoisi*, sa véritable profession de foi : « Si le sentiment de la garde qui *meurt et ne se rend pas* est héroïque à Waterloo, il ne l'est pas moins en face de la vieillesse, qui n'a pas, elle, la poésie des baïonnettes pour nous frapper. Or, pour des têtes construites d'une certaine façon militaire, ne jamais se rendre est, à propos de tout, toujours *toute la question* comme à Waterloo... » Il ajoutait : « Je ne dis pas que cela n'est pas insensé, puisque cela est inutile, mais c'est beau comme tant de choses insensées!... »

## V

Il ne faudrait cependant pas s'y tromper : avec son goût du romanesque, avec ses partis pris d'attitudes, avec ses singularités d'anecdotes, d'Aurevilly n'était point, comme les chroniqueurs l'ont trop voulu montrer, un simple fantaisiste de génie. Pour me borner à un seul point, celui de la foi religieuse, je ne comprends guère que la critique ait hésité une minute à reconnaître chez lui la sincérité de son catholicisme. Les confidences de ses premiers *Memoranda* montreront davantage sur

quelles fortes études reposaient les convictions de cet élève de Bonald et de Maistre. Il n'était en aucune manière un croyant par romantisme, mais bien un esprit nourri de la meilleure théologie, très entier dans ses principes, mais très raisonné, comme Balzac, d'ailleurs, dont toute l'œuvre serait inexplicable sans le christianisme. Frère d'un prêtre, élevé par des prêtres au collège Stanislas, fils d'une femme très pieuse et venu d'une province encore toute voisine de la chouannerie, d'Aurevilly avait éprouvé sa croyance — détail que l'on ignore trop — par les plus consciencieuses études philosophiques. Il avait lu et très bien lu Hegel et Kant dans le texte même, pour ne citer que ces deux noms. Ses théories d'absolutisme en politique étaient pareillement fondées sur une connaissance précise de l'histoire. Il s'était donné cette instruction dans ses années de journalisme militant, et s'il n'eût pas écrit de ce style qui était le sien, trop éclatant d'imagination poétique, les lecteurs eussent reconnu dans la plupart de ses idées une solidité comparable à celle de ce Rivarol dont j'ai déjà cité le nom à propos de lui. Mais quel est le lecteur qui veut admettre que des causeurs de ce brillant, de ce scintillant, aient aussi dans l'esprit la profondeur sincère? Nisard, lui, ne s'y trompait pas, ni Weiss, qui a parlé, comme il convenait, de la puissance de d'Aurevilly à tracer d'admirables portraits d'histoire. De toutes les blessures dont avait été frappé ce noble écrivain, celle-là lui était la plus vive : la méconnaissance

de sa sincérité religieuse et politique. L'apaisement s'était fait avec l'âge. Il considérait qu'une fois mort, les nombreux volumes des *Œuvres et les hommes*, sa grande œuvre de critique, montreraient l'unité absolue, inébranlable en lui, du penseur et du conteur, du moraliste et du romancier. Il professait pour la méthode moderne, qui consiste à tout comprendre dans l'art et dans la vie, une aversion absolue. « J'ai jugé les livres comme j'ai jugé les passions, » disait-il. « Juger, là est tout l'homme... » Je me souviens que je le combattais et que je plaidais auprès de lui pour la multiplicité des points de vue et les souplesses d'un certain dilettantisme. L'énergie de ses résistances à mes arguments ne s'est jamais démentie, et j'ai retiré de ces conversations la certitude que ce grand écrivain était aussi le plus honnête homme de lettres qui se pût rencontrer.

Cette honnêteté avait fini par s'imposer, et si les dix dernières années de d'Aurevilly ont eu sur elles la mélancolie de la mort approchant, du moins il a pu connaître autour de lui la chaleur d'amitiés très vraies; — et comme pour réaliser le « trop tard » de sa devise, il a goûté dans ce déclin de son âge jusqu'à ce succès de monde tant souhaité dans sa jeunesse. La baronne de P..., une femme d'un grand cœur et d'un grand esprit, qui avait su faire de son salon une délicieuse oasis de causerie et d'intimité, contribua entre toutes à la vogue de ce causeur original et savoureux. Chaque fois qu'il devait dîner dans ce charmant hôtel d'une



rue qui donne sur les Champs-Élysées, c'était pour lui une vraie fête. Je l'accompagnais le plus souvent. J'allais le prendre un peu trop tôt, car il avait gardé de sa province une peur naïve d'être en retard qui se traduisait par des arrivées dans les gares une heure avant le départ des trains. Je le trouvais vêtu de son habit à revers de velours noir, avec sa cravate de dentelles — et son esprit des meilleurs jours. Il magnifiait, dans ces moments-là, tout ce qu'il touchait, comme le roi de la fable. Un de ces soirs nous n'avions trouvé, pour nous conduire, qu'une informe victoria délabrée et branlante. Le cocher était un nain en haillons, qui fouettait d'un bras infirme un cheval digne de d'Artagnan.

— « Nous sommes dans le char de Titania, » me dit d'Aurevilly, comme le véhicule traversait la place de la Concorde, « et conduits par un gnome!... »

... Quand j'évoque l'image de ce grand ami disparu, c'est dans ce salon de la rue du Colisée que je le revois, et entouré du petit cercle de fidèles que la grâce intelligente de la maîtresse de la maison savait grouper autour de lui. Jamais je ne l'ai entendu causer comme dans ce milieu où il avait pour lui donner la réplique les plus délicieux *conversationnistes* de Paris, Charles Haas, le prince Edmond de Polignac, d'autres encore. Ce furent ses dernières bonnes sorties. La maladie vint, et celle que cette âme hautaine eût le plus

détestée. Car au lieu de partir d'un coup, il dut subir la diminution lente de ses énergies et s'avouer moins fort que la vie. Une créature d'un dévouement inlassable entoura cette suprême période des soins les plus délicats, s'ingéniant à lui conserver l'illusion d'une prochaine rentrée en possession de ses forces perdues. Mais il se savait frappé, et qu'il était mélancolique à regarder, immobile dans son fauteuil, son orgueilleux visage marqué de souffrance, et avec son regard de lion agonisant, — superbe encore avec tous ses cheveux maintenant blancs, et ne se plaignant pas! Grâce à Dieu, la misère dont quelques journaux ont parlé lui fut épargnée, et s'il est mort dans ce qu'il appelait son tourne-ride de lieutenant, c'est qu'il l'a voulu. Il avait auprès de lui, outre son Antigone, comme il l'appelait, l'ami dévoué qu'il baptisait le *Frédégondien*, à cause de son nom, Georges L..., qui avait pris une petite chambre à côté de la sienne pour ne pas le quitter. Aucun de ceux qu'il avait vraiment aimés ne l'a délaissé, et aucun n'oubliera cet être rare, dont les facultés supérieures n'ont jamais trouvé leur plein emploi et qui a donné un si constant exemple de l'idéalisme personnel. Pour lui, vraiment, comme il le disait dans la phrase des *Diaboliques* : « Toute la question fut toujours de ne pas se rendre. » — Et il ne s'est pas rendu.

1889.

\*\*\*